



Gérard Cartier

C'est un temps décavé...

Comme une main qui se referme
de Pierre Seghers
(Bruno Doucey, 2011)

Deux recueils récemment réédités nous incitent à revenir sur une période de notre histoire qui vit les poètes, en se donnant pour but *la vérité pratique*, jouer un rôle actif par la main et par la plume dans la marche du pays. Bruno Doucey, qui dirigea les Éditions Seghers, et qui avait alors redonné à lire *La résistance et ses poètes*, poursuit sous sa propre bannière la publication de l'œuvre de celui qui voua sa vie aux poètes, en éditant aujourd'hui les poèmes écrits pendant l'Occupation, ici rassemblés dans leur quasi intégralité. Jean Ristat redonne au même moment *Le Musée Grévin* d'Aragon (éd. *Le Temps des Cerises*), publié en 1943 et depuis longtemps disparu des planches des librairies, précédé d'une longue préface à valeur de manifeste – *Les poissons noirs* ou *De la réalité en poésie* – dont la lecture complète heureusement celle de *Comme une main qui se referme*.

Pierre Seghers, mobilisé en septembre 1939, édite dès novembre le premier numéro de *Poètes Casqués* : au sommaire, outre son nom, on relève ceux d'Alain Borne, d'André de Richaud, de Claude Roy, de Pierre Emmanuel, etc. – dans les numéros suivants figureront entre autres Éluard et Aragon. Bruno Doucey rappelle dans sa préface, chaleureuse et précise, ce que signifie la poursuite d'une telle entreprise sous l'Occupation : « *Le papier rationné. Les publications soumises à la censure. Des tonnes de livres d'auteurs juifs ou antinazis sont détruites. Les poètes entrent dans la clandestinité, recourant à des pseudonymes et diffusant leurs livres sous le manteau* ». Pierre Seghers fut ainsi en 1943 le Louis Maste de *L'honneur des poètes*, le célèbre recueil édité par Éluard aux Éditions de Minuit clandestines, et en 1944 le Robert Ruyters d'*Europe*.

Si Pierre Seghers n'est alors déjà plus un jeune homme (il a 33 ans lors de son incorporation à la 947^e Compagnie des Tracteurs, à Nîmes) il n'a jusqu'ici publié qu'un recueil. Il se cherche encore, on sent dans ses vers l'influence du surréalisme qui avait régné presque sans partage avant-guerre, mais si l'auteur se laisse ici et là conduire par les mots, la folle liberté d'autrefois doit composer avec la forme stricte généralement adoptée : on retrouve ici, comme chez Aragon, comme chez tant d'autres à cette époque, le carcan du vers mesuré. Non sans doute par souci d'*efficacité*, non que la prosodie classique permette mieux qu'une autre de parler à tous – car ces vers sont assez souvent savants ou allusifs – mais plus vraisemblablement pour ennoblir une parole chargée de dire l'insoutenable présent, lui donner le prestige de l'exorcisme ou de l'oracle et, en s'appropriant un passé prestigieux, dresser dans cette nuit du siècle une stèle plus parfaite. On se souvient des mots d'Aragon : « *Jamais peut-être faire chanter les choses n'a été plus urgente et noble mission à l'homme qu'à cette heure où il est plus profondément humilié (...) À cette heure où la déraisonnable rime redevient la seule raison.* » (*La rime en 1940* in *Le crève-cœur*).

On n'en sera que plus surpris de la matière et du ton de beaucoup des poèmes que Pierre Seghers donne alors à lire dans les publications clandestines. Il ne plie pas son écriture à la seule évocation des circonstances dramatiques que traverse la France, et les poèmes directement inspirés par l'Occupation sont mêlés à de nombreuses pages d'un caractère plus intime, voire à des chansons qui paraissent *presque* détachées de l'évènement. Plus que pour l'alexandrin, Pierre Seghers semble d'ailleurs avoir une prédilection pour le vers court, de 6 ou 8 syllabes, qui est le mètre de la chanson. L'atmosphère y emprunte au passé *rois déchaux* et héros mythiques – l'anthologie personnelle publiée par Pierre Seghers en 1978, où sont repris certains de ses poèmes de l'époque, ne s'intitule-t-elle pas *Le temps des merveilles* ? Et jusque dans les allusions à l'époque le ton est souvent léger, avec parfois dans l'invention de vraies réussites :

*N'oubliez pas Juillet de Lune
Et tout le sang du soleil d'Août
Et ni leur Vierge de fortune
Allaitant ses Jésus de prune
Noircis de poudre et de cailloux.*

Dois-je avouer ce qui est peut-être un travers de mon esprit ? Mieux que les chansons et les confidences me retiennent les poèmes plus directement inspirés par l'évènement, ces « *Poèmes clandestins* » par exemple, écrits entre 1942 et 1944 et publiés en 1945 dans *Le Domaine public*, où l'auteur s'attache aux circonstances et où l'on sent parfois, dans la régularité du mètre et la liberté de la langue, l'influence d'Aragon :

*C'est un temps décavé qui sort de la roulette
Ses poches mal cousues ont un air de tripot
Dans le Palais-Royal il vend à la sauvette
Ses lacets de faux-cuir et ses fonds de mégots*

Ce retour aux rythmes classiques ne va pas, peut-être, sans une certaine mauvaise conscience : « *Je chante sur un air qu'a moulu le manège* » écrit Pierre Seghers, ou : « *Nous avons trop dansé sur des airs trop connus* ». Cela même qui fera la matière du violent débat lancé après guerre par Benjamin Perret avec son *Déshonneur des poètes* : « *L'honneur de ces "poètes" consiste à cesser d'être des poètes pour devenir des agents de publicité.* » etc. Voici l'occasion d'y aller voir – et de constater que ce n'est pas si simple.